

Guérisseurs et chirurgiens

La santé vue par les Africains

●●● **Michel Legrain**, Joinville-le-Pont (F)
Missionnaire spiritain, professeur à l'Institut catholique de Paris¹

A côté des hôpitaux et des dispensaires de conception occidentale, se sont maintenues et partiellement transformées les officines offrant les services de ceux et celles que l'on englobe généreusement sous le terme générique de *tradipraticiens*. Une appellation qui peut quelquefois camoufler de véritables charlatans. A l'évidence, le couple médecine-occidentale et médecine-traditionnelle est loin de vivre en heureuse harmonie. Mais ces querelles d'experts ne traumatisent pas outre mesure le commun des Africains. Pour beaucoup d'entre eux, il demeure usuel d'aller d'un lieu à un autre, en quête d'une guérison toujours aléatoire. Même lorsqu'ils demeurent très attachés aux soins traditionnels, la plupart des Africains reconnaissent volontiers les extraordinaires prouesses des techniques médicales occidentales, spécialement lorsque les résultats crèvent les yeux, par exemple dans la chirurgie réparatrice. Ils déplorent par contre l'anonymat des soins et l'absence d'un accompagnement personnalisé dans beaucoup de grands hôpitaux, tant en Occident qu'en Afrique.

1 • Spécialiste des questions du mariage, **Michel Legrain** vient de publier trois livres sur *L'Eglise catholique et le mariage en Occident et en Afrique*, L'Harmattan, Paris 2009, t. I, 176 p., t. II, 430 p., t. III, 266 p.

La médecine traditionnelle, elle, s'efforce de traiter le malade en même temps que son environnement familial habituel, introduisant ainsi de la densité humaine et relationnelle lors de l'application des décoctions d'herbes, de plantes et d'écorces retenues pour soulager simultanément le patient et son groupe d'appartenance.

Des passerelles

Riche de laborieuses années d'études et de pratique de la médecine traditionnelle africaine, Eric de Rosny, plutôt que de souligner les oppositions entre les médecines occidentales et les médecines propres aux cultures africaines, s'est appliqué à relever certaines passerelles révélatrices entre ces deux approches. Par exemple, dit-il, la psychanalyse d'inspiration freudienne « fait remonter lentement, par évocation, des scènes traumatisantes vécues dans le passé, demeurées actives mais refoulées dans l'inconscient. Elles ont marqué nos relations d'enfant avec notre entourage, au point de déterminer notre comportement actuel en société et de rendre celui-ci infantile. L'effet de surface est libérateur. A voir la manière dont les devins font découvrir à leurs visiteurs, par petites tou-

société

A côté des grandes Eglises nées sous d'autres cieux et installées en Afrique noire en même temps que les colonies, différentes familles religieuses ont aussi vu le jour. Elles se sont efforcées de rassembler en leur sein les avantages des cultures traditionnelles, avec certains apports des religions importées. Il en est pour les religions comme pour les techniques, tels les soins de santé.

ches, un monde secret de relations conflictuelles que ceux-ci ne peuvent ou n'osent pas à eux seuls faire venir au jour, on est tenté de comparer les deux parcours. »²

En terre africaine, de telles démarches ne semblent pas plus contradictoires que les emprunts techniques qui viennent compléter ou supplanter telle ou telle manière coutumière de gérer la vie quotidienne. A l'opposé de ce que des esprits essentiellement rationnels pourraient penser, ces nouvelles constellations existentielles connaissent parfois des fructifications durables, à travers des capacités d'adaptation étonnantes. Bien des observateurs sociaux et religieux en prennent acte, excluant a priori tout jugement de valeur. Ils constatent simplement que certains chevauchements culturels enfantent parfois de l'inédit, à l'instar de nombreux croisements végétaux ou animaux.

Au-delà des préjugés

Contrairement aux religions locales qui prennent en compte la gestion spirituelle des mentalités et des pratiques coutumières, les Eglises chrétiennes d'import-

tation, elles, ont eu tendance à tenir pour diableries les démarches de soulagement et de désenvoûtement qu'elles découvriraient, tout comme les appels au secours adressés aux esprits et aux ancêtres. Selon une triste habitude commune à l'ensemble des populations dominantes, on discrédite aisément ce que l'on n'a pas apprivoisé et expérimenté chez soi. Ainsi, on a souvent traduit systématiquement par sorciers un terme indigène qui signifie aussi *guérisseurs* ou *devins*. Ce mauvais regard culturel révèle un totalitarisme à peine voilé.

Elevés dans cet esprit de survvalorisation d'un christianisme de facture occidentale, les cadres africains autochtones, évêques et prêtres en tête, ont tendance à porter un regard de condescendance vis-à-vis des démarches religieuses de leurs propres anciens. Et même lorsque Rome se déclare aujourd'hui davantage ouverte à l'accueil de telle ou telle coutume chère aux Africains, beaucoup d'évêques en place n'y adhèrent concrètement qu'à dose homéopathique, craignant une perte des repères catholiques établis et un regain de paganisme.

A leur décharge, reconnaissons que certaines initiatives locales se sont vite avérées contre-performantes, faute d'un discernement suffisant et d'une préparation adéquate du côté des populations. Toutes ces résistances face à la nouveauté démontrent simplement, une fois encore, que les structures mentales mises en place très tôt, tant pour l'individu que pour son groupe d'appartenance, résistent bien davantage que les décideurs en chambre ne se l'imaginent.

M. L.

Marché aux fétiches à Lomé (Togo)



2 • *La nuit, les yeux ouverts*, Seuil, Paris 1996, p. 212.